

LA
SAINTETÉ
DE
DIEU

R.C. Sproul

CHAPITRE 1

Le Saint-Graal

*« Gaiement accoutré, un galant chevalier avait
longtemps voyagé à l'ombre et au soleil, chantant
sa chanson et cherchant El Dorado. »*

Edgar Allan Poe

Je me sentais poussé à quitter la pièce. Une sommation profonde et indéniable était venue troubler mon sommeil ; quelque chose de saint m'appelait. Le seul son à se faire entendre était le tic-tac du réveil sur mon bureau. Il était diffus et irréel, comme s'il retentissait dans un caisson immergé à des brasses de profondeur. J'avais atteint le seuil du sommeil, là où se brouille la ligne délimitant le conscient et l'inconscient. Je restai en suspens et en équilibre précaire à la frontière, où les sons du monde extérieur parviennent encore à s'immiscer dans la quiétude du cerveau et où l'on est sur le point de céder à la nuit. Endormi, sans l'être encore tout à fait. Éveillé, mais pas alerte. Encore vulnérable aux sommations intérieures « Lève-toi. Sors de cette chambre. »

Ces dernières s'intensifièrent, devenant plus pressantes et impossibles à faire taire. Un sursaut d'éveil me fit me redresser et

sortir mes jambes du lit dans un seul mouvement. Aussitôt, le sommeil me fuit et mon corps s'activa avec détermination. Quelques secondes plus tard, j'étais habillé et je sortais déjà du dortoir. Un rapide coup d'œil au réveil avait imprimé l'heure dans ma tête. Il était minuit moins dix.

L'air froid de la nuit avait changé la neige du matin en une couverture dure qui crissait sous mes pas tandis que je me dirigeais vers le centre du campus. La lune jetait un reflet d'une pâleur fantomatique sur les bâtiments de l'université, aux gouttières desquelles pendaient des glaçons géants – un égouttement d'eau en suspens, de solides poignards de glace qui ressemblaient à des crocs gelés. Aucun architecte humain n'aurait pu concevoir ces gargouilles naturelles.

Les engrenages de l'horloge au haut de l'Old Main Tower se mirent à grincer, et les aiguilles se rejoignirent à la verticale. J'entendis le gémissement sourd du mécanisme pendant une fraction de seconde avant que le carillon commence à sonner. Quatre tintements musicaux signalèrent l'heure tapante. Les douze coups de minuit les suivirent de manière régulière. Comme toujours, je les comptai mentalement pour vérifier si une erreur de calcul s'y serait glissée. Mais leur nombre était toujours juste. La tour laissa échapper exactement douze coups comme un juge en colère aurait martelé du métal.

La chapelle se trouvait dans l'ombre de l'Old Main Tower. Sa porte était faite de chêne massif et surmontée d'un arc gothique. Je l'ouvris et m'empressai d'entrer dans le narthex. La porte se referma derrière moi dans un claquement qui ricocha sur les murs de pierre de la nef.

L'écho me surprit. Il contrastait étrangement avec les sonorités des services qui se tenaient chaque jour dans la chapelle, où le bruit des étudiants allant s'asseoir chacun à sa place étouffait

celui de l'ouverture et de la fermeture des portes. Le vide de minuit amplifiait maintenant le son de la porte.

Je m'attardai un instant dans le narthex, accordant à mes yeux quelques secondes pour s'adapter à la pénombre. Un faible éclat de lune filtrait par les vitraux discrets. Je pouvais discerner le contour des bancs et l'allée centrale conduisant aux marches du chœur. Un formidable sentiment d'espace m'envahit, accentué par les arcades du plafond. Ces dernières semblaient inviter mon âme à s'élever, comme si leur hauteur évoquait une main géante descendue pour me cueillir.

J'avançai d'un pas lent, mais décidé, vers les marches du chœur. Le son de mes chaussures sur le sol de pierre évoquait des images terrifiantes de soldats allemands heurtant le pavé de leurs bottes ferrées. Chacun de mes pas résonnait dans l'allée centrale tandis que j'approchais du chœur moqué.

Je tombai là, à genoux. J'avais atteint ma destination. J'étais prêt à rencontrer la source des sommations qui avaient perturbé mon repos.

J'avais adopté une posture de prière, mais je n'avais rien à dire. Je restai ainsi en silence, permettant à la présence d'un Dieu saint d'emplir mon être. J'avais le cœur qui battait à tout rompre. Un frisson me parcourut la colonne jusqu'à la nuque. La peur me saisit. Je résistai à la tentation de fuir la présence pressentie qui m'empoignait.

La terreur se dissipa, mais pour être aussitôt remplacée par une autre vague. Celle-ci était différente. Elle submergea mon âme d'une paix inexprimable, une paix qui procura instantanément le repos à mon esprit agité et me mit à l'aise dans ce lieu. J'eus envie d'y flâner. À ne rien dire. À ne rien faire. À simplement m'imprégner de la présence de Dieu.

Ce moment transforma ma vie. Au plus profond de mon esprit, quelque chose se régla une fois pour toutes. Dès lors, je ne

pourrais plus jamais revenir en arrière ; l’empreinte indélébile de sa toute-puissance ne disparaîtrait jamais. J’étais seul avec Dieu. Un Dieu saint. Un Dieu merveilleux. Un Dieu capable de me terrifier en une seconde et de m’apaiser la seconde suivante. Je sus à ce moment-là que j’avais goûté au Saint-Graal. Une nouvelle soif était née en moi que rien ici-bas ne pourrait entièrement éteindre. Je résolus d’en apprendre davantage sur ce Dieu qui vivait dans de sombres cathédrales gothiques et qui envahissait mon dortoir pour me tirer d’un sommeil paisible.



Qu’est-ce qui pouvait bien amener un étudiant de l’université à rechercher la présence de Dieu à une heure aussi tardive ? Quelque chose s’était produit dans une salle de cours l’après-midi même qui me conduisit à la chapelle. J’étais alors nouvellement chrétien. Ma conversion avait été soudaine et frappante en ce sens qu’elle constituait pour moi une réplique du chemin de Damas. Ma vie avait pris un virage à cent quatre-vingts degrés, et j’aspirais de tout mon être à faire connaître la bonté de Christ. Une nouvelle passion me consumait. Étudier la Bible. Apprendre à prier. Surmonter les vices qui minaient mon caractère. Gagner en grâce. Je voulais désespérément que ma vie serve à Christ. Mon âme chantait : « Seigneur, je veux être chrétien. »

Il n’en reste pas moins que quelque chose manquait à ma vie chrétienne naissante. J’avais beaucoup de zèle, mais celui-ci était marqué par la superficialité, un genre de simplicité qui faisait de moi une personne unidimensionnelle. J’étais une sorte d’unitarien, un unitarien de la deuxième personne de la Trinité. Je savais qui était Jésus, mais Dieu le Père demeurait entouré de mystère. Il m’était caché, une énigme pour mon esprit et un inconnu pour mon âme. Un voile épais lui recouvrait le visage.

Mon cours de philosophie a changé cela.

Ce cours m'indifférait. J'étais impatient d'avoir enfin satisfait à ses pénibles exigences. J'avais choisi de faire une spécialité en études bibliques et les spéculations abstraites dont on discutait dans le cours de philosophie n'étaient, selon moi, que pure perte de temps. Je ne voyais pas l'intérêt d'écouter des philosophes se quereller au sujet de la raison et du doute. Je n'y trouvais aucune nourriture pour mon âme, rien pour captiver mon imagination, que des tracasseries intellectuelles ennuyeuses et épineuses qui me laissaient de glace. Jusqu'à ce fameux après-midi d'hiver.

Ce jour-là, le cours magistral portait sur le philosophe chrétien nommé Aurèle Augustin. Au fil de l'Histoire, l'Église catholique romaine en était venue à le canoniser. Tout le monde parlait de lui en l'appelant Saint-Augustin. Le professeur nous enseigna la perception qu'Augustin entretenait de la création du monde.

Je connaissais déjà bien le récit biblique de la Création. Je savais que l'Ancien Testament débutait ainsi : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. » Par contre, je n'avais jamais vraiment réfléchi à l'acte originel de la Création. Or, Augustin s'est penché sur ce glorieux mystère et a soulevé cette question : « Comment cela s'est-il produit ? »

« Au commencement... ».

On dirait le début d'un conte de fées : « Il était une fois. » L'ennui, c'est qu'au commencement, le temps n'existait pas tel que nous l'entendons, comme « une fois ». Nous concevons les débuts comme des points de départ situés au milieu d'une période de l'Histoire. Cendrillon avait une mère et une grand-mère. Son histoire, qui « était une fois », ne se situe pas au commencement absolu. Avant Cendrillon, il y avait des rois et des reines, des rochers, des arbres, des chevaux, des lièvres et des jonquilles.

Qu'y avait-il avant le commencement du livre de la Genèse ? Les personnes que Dieu a créées n'avaient ni parents ni grands-parents.

Elles n'avaient pas de livres d'Histoire à lire, puisque l'Histoire n'existait pas. Avant la Création, il n'y avait ni rois, ni reines, ni rochers, ni arbres. Il n'y avait rien ; rien, bien entendu, à l'exception de Dieu.

C'est alors que mon cours de philosophie m'a donné la migraine. Avant le commencement du monde, il n'y avait rien. Mais qu'est-ce donc que « rien » ? Avez-vous déjà essayé de ne penser à rien ? Où peut-on le trouver ? Nulle part, de toute évidence. Pourquoi ? Parce que ce n'est rien, et rien n'existe pas. Il ne peut exister, car s'il existait, ce serait quelque chose et non rien. La migraine est-elle en train de vous venir ? Réfléchissez-y un instant. En fait, je ne peux pas vous demander d'« y » réfléchir, puisque ce « y » n'existe pas. Je ne peux qu'affirmer que « rien n'est pas ».

Par conséquent, pouvons-nous ne réfléchir à rien ? Non. C'est tout simplement impossible. Si nous tentons de ne penser à rien, nous finissons toujours par penser à quelque chose. Dès l'instant où je me mets à ne penser à rien, je commence à m'imaginer beaucoup d'air « vide ». Il reste que l'air est quelque chose. Il a un poids et une substance. Je le sais en raison de ce qui se produit lors d'une crevaison.

Jonathan Edwards a dit un jour que rien, c'est ce dont rêvent les pierres. Cela ne nous aide pas beaucoup. Mon fils m'a offert une meilleure définition pour *rien*. Lorsqu'il était en première du lycée, je lui ai demandé à son retour de l'école : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, fiston ? » Chaque jour, il me répondait la même chose : « Rien. » La meilleure explication que je puisse donner à « rien » est donc la suivante : « ce que mon fils faisait durant sa première année du lycée ».

Notre compréhension de la créativité implique le fait de façonner et de composer à partir de peinture, d'argile, de notes sur papier ou toute autre substance. Notre vécu ne nous permet pas de trouver de peintre qui peigne sans peinture, d'auteur qui écrive

sans mots ni de compositeur qui compose sans notes. Les artistes commencent tous par *quelque chose*. Façonner, former ou réarranger d'autres matières, voilà ce que font les artistes. Ils ne travaillent jamais avec rien.

Augustin a enseigné que Dieu a créé le monde à partir de rien. La Création est quelque chose que le magicien a fait apparaître comme un lapin sorti d'un chapeau. Sauf que Dieu n'avait pas de lapin, ni même de chapeau.

Mon voisin est un habile menuisier. Une de ses spécialités est la construction d'armoires pour magiciens professionnels. Il m'a fait visiter son atelier et m'a montré comment on fabrique des boîtes et des armoires de magicien. Le truc réside dans un jeu de miroirs astucieux. Lorsque le magicien entre en scène et montre une boîte ou un chapeau vide, on ne voit que la moitié de cette boîte ou de ce chapeau. Prenons le chapeau « vide ». On fixe un miroir au milieu du chapeau. Ce miroir reflète le côté vide du chapeau, à l'identique. L'illusion d'optique donne l'impression de voir les deux côtés d'un chapeau vide. En réalité, on n'en voit que la moitié. L'autre moitié a tout l'espace requis pour cacher des colombes d'un blanc immaculé ou un lapin bien dodu. Il n'y a rien de magique dans tout cela, n'est-ce pas ?

Dieu n'a pas créé le monde à l'aide de miroirs. Pour cela, il aurait eu besoin d'un demi-monde pour commencer et d'un miroir géant pour cacher l'autre moitié. La Création implique l'entrée en existence de tout ce qui est, y compris les miroirs. Dieu a créé le monde à partir de rien. Là où il n'y avait rien, un univers est apparu soudain au commandement de Dieu.

La question reste entière : Comment a-t-il fait ? Le seul indice que la Bible nous donne, c'est que Dieu a ordonné que l'univers soit. Augustin a donné à cet acte le nom d'« impératif divin » ou de « décret divin ». Nous savons tous qu'un impératif est un

commandement. Ainsi en va-t-il d'un décret. En parlant d'un décret, Augustin n'avait pas en tête quelque chose de terrestre. Selon la définition du dictionnaire, le décret est un ordre ou un acte de volonté qui crée quelque chose.

J'écris le présent livre sur un ordinateur fabriqué par IBM. Il s'agit d'un appareil formidable et hautement sophistiqué qui est conçu pour répondre à certaines commandes. Si je fais une faute de frappe, je n'ai pas besoin de chercher ma gomme à effacer. Pour corriger mes erreurs, je n'ai qu'à activer une fonction pour que l'ordinateur s'en charge. Il travaille par décret, mais avec des pouvoirs limités. Les seuls décrets qui fonctionnent sont ceux déjà programmés dans l'ordinateur. Je serais ravi de n'avoir qu'à donner à mon ordinateur la commande : « Écris tout ce livre pour moi, STP, pendant que je vais jouer au golf. » Ma machine en est incapable. J'aurais beau lui aboyer l'ordre : « Écris ce livre ! », elle est trop têtue pour y obéir.

Les décrets de Dieu ne sont pas aussi limités. Par la seule force de son commandement divin, il peut créer tout ce qu'il veut. Il peut faire exister ce qui n'existait pas, le créant à partir de rien. Il peut accomplir ces choses au son de sa voix.

Les premiers sons émis dans l'univers émanèrent de la voix de Dieu donnant ce commandement : « Que la lumière soit ! » Il est d'ailleurs inexact de dire que ce furent les premiers sons émis « dans » l'univers, car avant la création du son, il n'existait pas d'univers pour l'accueillir. Dieu cria donc dans le vide. Peut-être s'agissait-il d'un cri primal adressé aux ténèbres vides.

Ce commandement créa ses propres molécules pour porter les ondes sonores de la voix de Dieu toujours plus loin dans l'espace. Il reste que les ondes sonores auraient mis trop de temps à s'étendre. La vitesse d'exécution de cet impératif dépassait celle de la lumière. Dès que les paroles sortaient de la bouche du Créateur,

les choses commençaient à se produire. Lorsque sa voix résonna, les astres apparurent, brillant de leur éclat inexprimable au rythme des chants des anges. La force de l'énergie divine éclaboussa le ciel comme si un kaléidoscope avait jailli de la palette d'un puissant artiste. Des comètes étincelantes se croisèrent dans tous les sens comme des feux d'artifice.

L'acte de la Création fut le premier événement de l'Histoire. Il en fut également le plus éblouissant. L'Architecte suprême regarda son plan complexe et ordonna aux confins du monde de s'établir. Il parla, et les mers se refermèrent derrière des portes closes et les nuages se remplirent de rosée. Dieu délimita les Pléiades et boucla la ceinture d'Orion. Il parla de nouveau, et la terre commença à se remplir d'arbres fruitiers. Les fleurs se mirent à éclore dans toute leur splendeur comme au printemps au Mississippi. Les tons lavande des pruniers dansèrent avec la brillance des azalées et des forsythias.

Dieu parla encore une fois, et les eaux se mirent à foisonner de vie. L'escargot se faufila sous la forme ombragée de la raie, tandis que le grand marlin perçait la surface de l'eau pour se promener sur les vagues en se propulsant avec sa queue. Dieu parla de nouveau, et le rugissement du lion et le bêlement de la brebis se firent entendre. Des quadrupèdes, des araignées à huit pattes et des insectes ailés apparurent.

Et Dieu dit que « c'était bon ».

Puis Dieu se baissa pour cueillir de l'argile qu'il façonna soigneusement, qu'il porta doucement à ses lèvres et à laquelle il insuffla la vie. L'argile se mit à bouger. Se mit à penser. Se mit à ressentir. Se mit à adorer. Elle était vivante et faite à l'image de son Créateur.

Réfléchissez à la résurrection de Lazare. Comment Jésus l'a-t-il réalisée ? Il n'est pas entré dans le tombeau où le cadavre de Lazare gisait ; il n'a pas eu à lui faire le bouche-à-bouche pour le ramener

à la vie. Il s'est tenu en-dehors du tombeau, à distance, et s'est écrié d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Le sang commença à circuler dans les veines de Lazare, ses ondes cérébrales se mirent à pulser. Dans une explosion de vie, Lazare sortit du sépulcre en marchant. Voilà la création par décret, la puissance de l'impératif divin.

Certains théoriciens contemporains avancent que le monde fut créé par rien. Vous remarquerez la différence entre dire que le monde a été créé *à partir de* rien et dire que l'univers a été créé *par* rien. Selon cette perception moderne, le lapin sort du chapeau sans lapin, sans chapeau, sans même de magicien. La perception moderne est bien plus miraculeuse que la perception biblique. Elle soutient que rien a créé quelque chose. Plus encore, elle prétend que rien a tout créé – tout un exploit !

Il n'y a certainement personne de sérieux en cette époque où la science est reine pour affirmer que rien a créé l'univers, me direz-vous. Et pourtant, si. Il y en a en abondance. Bien entendu, ils ne présentent généralement pas leur opinion exactement en ces termes, et cela les contrarierait probablement de m'entendre l'exprimer de la sorte. Ils s'y opposeraient sans doute en disant que je caricature leur point de vue sophistiqué. D'accord. C'est vrai – ils ne disent pas que rien a créé l'univers ; ils disent que le hasard a créé l'univers.

Il reste que le hasard n'est rien. Il n'a ni poids, ni mesures, ni pouvoir. Ce n'est qu'un mot que l'on utilise pour décrire des possibilités mathématiques. Il ne peut rien faire. Il ne peut rien faire parce qu'il n'est rien. Dire que l'univers a été créé par hasard revient à dire qu'il provient de rien.

C'est un non-sens intellectuel. Quelles sont les chances que l'univers ait été créé par hasard ?

Augustin comprenait que le monde ne pouvait pas avoir été créé par hasard. Il savait que, pour accomplir la tâche, il fallait que

quelque chose ou quelqu'un en détienne le pouvoir – le pouvoir même de créer. Il savait que quelque chose ne pouvait pas venir de rien. Il comprenait que, quelque part, d'une manière ou d'une autre, quelque chose ou quelqu'un a dû avoir le pouvoir d'être. Sinon, rien n'existerait maintenant.

La Bible dit : « Au commencement, Dieu... ». Le Dieu que nous adorons est le Dieu qui a toujours été. Il est le seul à pouvoir créer des êtres, car il est le seul à avoir *le pouvoir d'être*. Il n'est pas rien. Il n'est pas le hasard. Il est l'Être absolu, celui qui a le pouvoir d'exister *par lui-même*. Lui seul est éternel. Lui seul a tout pouvoir sur la mort. Lui seul peut faire exister des mondes par décret, par le pouvoir de son commandement. Un tel pouvoir est stupéfiant, magnifique. Il mérite respect, adoration et humilité.

Ce sont les paroles d'Augustin – selon lesquelles Dieu a créé le monde à partir de rien par le seul pouvoir de sa voix – qui me conduisirent à la chapelle à minuit.



Je sais ce que c'est que d'être converti. Je sais ce que c'est que d'être né de nouveau. Je comprends aussi qu'une personne ne peut naître de nouveau qu'une seule fois. Lorsque le Saint-Esprit fait entrer notre âme dans la nouvelle vie en Christ, son œuvre ne s'arrête pas là. Il la poursuit en nous. Il continue de nous transformer.

Mon expérience en classe, m'ayant amené à réfléchir à la création du monde, ressemblait à une deuxième renaissance. C'était comme si je me convertissais, non seulement à Dieu le Fils, mais aussi à Dieu le Père. Je voulais le connaître dans sa majesté, dans sa puissance et dans son auguste sainteté.

Ma « conversion » à Dieu le Père ne s'est pas faite sans difficulté. Même si la notion d'un Dieu ayant créé tout un univers à partir de rien m'impressionnait, le fait que le monde dans lequel nous vivons était rempli de souffrance me troublait. C'était un monde rongé

par le mal. J'en vins ensuite à me poser cette question : *Comment un Dieu bon et saint a-t-il pu créer un monde aussi chaotique ?* En étudiant l'Ancien Testament, certains récits m'ont également perturbé : quand Dieu a ordonné le massacre de femmes et d'enfants et qu'il a tué Uzza sur-le-champ parce qu'il avait touché l'arche de l'alliance ; de même que d'autres récits semblant révéler un côté brutal chez Dieu. Comment pouvais-je en venir à aimer un tel Dieu ?

L'unique concept, l'idée centrale sur laquelle je tombais continuellement dans la Bible, c'était le fait que Dieu est *saint*. Ce mot m'était inconnu. Je n'étais pas certain d'en connaître la signification. J'en ai donc fait l'objet de recherches assidues et poussées. Et la question de la sainteté de Dieu me captive encore aujourd'hui. J'ai acquis la conviction qu'il s'agit de l'une des idées les plus importantes avec laquelle un chrétien puisse se battre. Elle est fondamentale dans toute notre compréhension de Dieu et du christianisme.

L'idée de la sainteté est tellement centrale dans les enseignements bibliques que l'on dit de Dieu : « Son nom est saint » (Lu 1.49). Son nom est saint parce qu'il est lui-même saint. On ne le traite pas toujours avec une sainte révérence. On traîne son nom dans la boue du monde. On s'en sert comme d'un juron, d'un prétexte à l'obscénité. La façon dont le monde conçoit son nom témoigne manifestement de son peu d'égards pour Dieu. Aucun honneur. Aucune révérence. Aucune admiration.

Si je demandais à un groupe de chrétiens quelle est la grande priorité de l'Église, je suis certain que je recevrais un vaste éventail de réponses. Certains diraient l'évangélisation, d'autres les œuvres sociales et d'autres encore la croissance spirituelle. Cependant, je n'ai jamais encore entendu qui que ce soit parler des priorités de Jésus.

Quelle est la première demande que le Seigneur fait dans sa prière ? Jésus a dit : « Voici donc comment vous devez prier : Notre

Père qui es aux cieux ! » (Mt 6.9a.) Le premier vers de cette prière ne constitue pas une requête. Il s'agit d'une forme de salutation personnelle. La prière se poursuit ainsi : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne » (Mt 6.9b,10a). On confond souvent l'expression « Que ton nom soit sanctifié » avec une partie de la salutation, comme si elle disait « ton nom *est* sanctifié ». Dans ce cas, cette expression ne serait qu'une attribution de louanges à Dieu. Il reste que ce n'est pas ce que Jésus a dit. Il l'a énoncée sous forme de requête, de toute première requête. Nous devrions donc prier pour que le nom de Dieu soit sanctifié, que l'on considère Dieu comme saint.

Il existe un genre de séquence dans cette prière. Le royaume de Dieu ne viendra jamais là où l'on ne considère pas son nom comme saint. Sa volonté n'est pas faite sur la terre comme elle l'est au ciel si son nom est profané ici-bas. Aux cieux, le nom de Dieu est saint. Les anges le murmurent dans un silence solennel. Le ciel est un endroit où la révérence envers Dieu est absolue. Il est insensé de chercher Dieu là où Dieu n'est pas révéré.

Notre compréhension de la personne et des attributs de Dieu le Père influence chaque sphère de notre vie. Son influence s'étend bien au-delà de ce que nous appelons normalement la sphère « religieuse » de notre vie. Si Dieu est le créateur de tout l'univers, il s'ensuit donc qu'il est le Seigneur de tout l'univers. Aucune partie du monde n'échappe à sa seigneurie. Cela signifie qu'aucune partie de ma vie ne doit être hors de sa seigneurie. Ses saints attributs ont quelque chose à dire au sujet de l'économie, de la politique, de l'athlétisme, des relations amoureuses – de tout ce à quoi nous participons.

Il est impossible d'échapper à Dieu. Il n'y a nulle part où nous cacher de lui. Non seulement il pénètre chaque sphère de notre vie, mais encore il le fait dans sa majestueuse sainteté. Par conséquent, nous devons chercher à comprendre ce qu'est la sainteté. Nous ne

devons pas chercher à l'éviter. Sans elle, il ne peut y avoir ni adoration, ni croissance spirituelle, ni véritable obéissance. Elle définit notre objectif en tant que chrétiens. Dieu a déclaré : « *[Vous]* serez saints, car je suis saint » (Lé 11.44).

Pour atteindre cet objectif, nous devons comprendre ce qu'est la sainteté.

PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Qu'est-ce que la sainteté de Dieu évoque en vous ?
2. Pourriez-vous décrire une occasion où la sainteté de Dieu vous a submergé ?
3. Vous sentez-vous attiré par la sainteté de Dieu ?
4. Au cours de la semaine à venir, comment se traduira pour vous le fait d'être saint ?

CHAPITRE 2

Saint, saint, saint

« Tissez un triple cercle autour de lui, et fermez les yeux de terreur sacrée : Car il s'est nourri de miellée, et a bu le lait du Paradis. »

Samuel Taylor Coleridge

Dans l'Israël de l'Ancien Testament, le prophète est un homme solitaire. C'est un individualiste déterminé à qui Dieu confie une tâche pénible. Dieu l'utilise comme un genre de procureur, qu'il a nommé porte-parole du Juge suprême du ciel et de la terre afin de poursuivre en justice ceux qui ont péché contre la Cour divine.

Le prophète n'est pas un philosophe terrestre qui met ses opinions par écrit pour que les érudits en discutent ; ce n'est pas un dramaturge qui écrit des pièces de théâtre pour divertir le public. C'est un messenger, le héraut d'un roi cosmique. Ses proclamations ont pour préface : « Ainsi parle l'Éternel ».

Le récit de la vie des prophètes se lit comme une histoire de martyrs, qui ressemble à un compte rendu des pertes de la troisième division de la Seconde Guerre mondiale. Le prophète a une espérance de vie semblable à celle d'un fusilier marin au combat.

Le fait qu'il est écrit de Jésus qu'il était « *[méprisé]* et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance » (És 53.3) indique clairement qu'il appartenait à une longue lignée d'hommes que Dieu avait appelés à souffrir de la sorte. Le prophète est voué à la solitude et a souvent une grotte pour demeure. Il rencontre traditionnellement Dieu dans le désert. Il a parfois la nudité pour tout vêtement et un carcan de bois au cou. Ses chants se composent de larmes.

Cet homme, c'est Ésaïe fils d'Amots.

Dans l'éventail des héros de l'Ancien Testament, Ésaïe se distingue nettement de tous les autres. C'est un prophète des prophètes, un chef des chefs. On le compte parmi les « prophètes majeurs » en raison de la vastitude des écrits qui portent son nom.

En tant que prophète, Ésaïe sort de l'ordinaire. La plupart des prophètes ont de modestes origines : paysans, bergers, agriculteurs. Or, Ésaïe appartient à la noblesse. C'est un homme d'État reconnu qui a ses entrées à la cour royale de son époque. Il côtoie princes et rois. Dieu se sert de lui comme intermédiaire pour s'adresser à plusieurs monarques de Juda, y compris Ozias, Jotham, Achaz et Ézéchias.

Un prophète d'Israël se distingue alors de tous les autres hommes par la nature sacrée de son appel. En effet, son appel ne lui vient pas des hommes. Il ne peut pas postuler cet emploi. Il doit se faire sélectionner, et c'est Dieu qui le choisit directement et immédiatement. Par ailleurs, l'appel est souverain ; on ne peut donc pas le refuser. (Jérémie a tenté de refuser son appel, mais Dieu lui a brusquement rappelé qu'il l'avait consacré depuis le sein même de sa mère. Lorsqu'au terme d'un mandat Jérémie a voulu démissionner de ses fonctions, Dieu a refusé de l'en démettre.) Le prophète est nommé à vie. Il lui est impossible d'abandonner son appel ou de prendre sa retraite avec allocations.

Le récit de l'appel d'Ésaïe est peut-être le plus frappant de tout ce genre d'appels nous étant rapportés dans l'Ancien Testament. On nous dit qu'il s'accomplit durant l'année de la mort du roi Ozias.

Celui-ci est décédé au VIII^e siècle av. J.-C. Son règne a marqué l'histoire des Juifs. Il compte au nombre des meilleurs rois de Juda. Sans être un David, il ne se livrait pas à la corruption des rois du septentrion, comme Achab. Ozias a accédé au trône à l'âge de seize ans. Il a régné sur Jérusalem pendant cinquante-deux ans. Pensez-y, cinquante-deux ans ! Sur une période de cinquante-deux ans, les États-Unis ont vécu sous l'administration Truman, Eisenhower, Kennedy, Johnson, Nixon, Ford, Carter, Reagan, Bush, Clinton et Bush. Beaucoup d'habitants de Jérusalem ont ainsi vécu toute leur vie sous le règne du roi Ozias.

La Bible nous indique qu'Ozias a amorcé son règne dans la piété, « *[faisant]* ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » (2 Ch 26.4). Il cherchait la face de Dieu, et Dieu l'a béni. Il a vaincu les Philistins et d'autres nations. Il a fait construire des tours à Jérusalem et en a fait consolider les murailles. Il a fait creuser de grandes citernes dans le désert et il a stimulé une forte croissance de l'agriculture au sein de la nation. Il a ramené la puissance militaire de Juda à un niveau presque aussi élevé que sous David. Au cours de la majeure partie de sa carrière, on a considéré Ozias comme un roi exceptionnel et bien-aimé.

L'histoire d'Ozias se termine toutefois sur une note attristante. Les dernières années de sa vie ont ressemblé à la fin tragique de héros shakespeariens. Après avoir acquis une fortune et une puissance colossales, le péché d'orgueil est venu entacher sa carrière. Il a essayé de se jouer de Dieu. Il a osé pénétrer dans le Temple et revendiquer avec arrogance les droits que Dieu n'avait accordés qu'aux sacrificateurs. Lorsque ceux-ci ont cherché à l'empêcher de commettre ce sacrilège, Ozias s'est mis en furie. Tandis qu'il hurlait

sa rage, la lèpre a éclo sur son front. Puis « il demeura dans une maison écartée comme lépreux, car il fut exclu de la maison de l'Éternel » (2 Ch 26.21). Malgré la honte des dernières années de la vie d'Ozias, on a décrété un deuil national lorsqu'il est mort. Ésaïe se rend alors dans le Temple, sous prétexte d'y obtenir du réconfort en cette période de tristesse nationale et personnelle. Or, ce qui s'y produit dépasse toutes ses attentes : « L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple » (És 6.1).

Le roi est mort. Il reste que, lorsque Ésaïe entre dans le Temple, il y voit un autre roi, le Roi suprême, celui qui est assis sur le trône de Juda pour l'éternité. Il voit le Seigneur.



Vous remarquerez qu'Ésaïe 6.1 emploie *Seigneur*, par opposition à *Éternel*, plus loin dans le passage et souvent ailleurs dans la Bible. Cette différence tient au fait que deux mots hébreux sont utilisés dans le texte original. Le mot Seigneur rend *Adonai*, qui désigne le « Souverain ». Il ne s'agit pas du nom de Dieu, mais d'un titre donné à Dieu, le titre suprême, dans l'Ancien Testament.

Le mot *Yahvé* est utilisé dans l'Ancien Testament de la Bible hébraïque. C'est le nom sacré de Dieu, le nom par lequel Dieu s'est révélé à Moïse dans le buisson ardent. Il s'agit du nom inexprimable, ineffable et saint qu'Israël protège contre tout blasphème. Il apparaît normalement sous la forme de ses quatre consonnes : *YHWH*. On le désigne comme le tétragramme sacré, les quatre lettres ne devant jamais être prononcées.

Nous voyons par exemple ce contraste dans les équivalents français que l'on retrouve dans les Psaumes. Le Psaume 8 dit : « Éternel, notre Seigneur ! Que ton nom est magnifique sur toute la terre ! » (v. 2.) Ce que le Juif disait est ceci : « Jéhovah, notre Adonai. Que ton nom est excellent sur toute la terre ! » Ou encore,

nous pourrions rendre ce verset ainsi : « Dieu, notre Souverain ! Que ton nom est excellent... » Nous lisons de nouveau dans le Psaume 110 : « Parole de l'Éternel à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite » (v. 1). Ici, le psalmiste déclare : « Dieu a dit à mon souverain, assieds-toi à ma droite.

Éternel est donc le nom de Dieu ; Seigneur est son titre. On parle du président George W. Bush. *George* est son nom ; *président* est son titre. Si les plus hautes fonctions de notre pays sont celles de la présidence, de même les plus hautes fonctions et le titre le plus noble en Israël étaient ceux de Souverain. On réservait le titre *Adonai* à Dieu. C'est le titre qui est donné à Jésus dans le Nouveau Testament. Lorsque l'on appelle Christ « Seigneur », on l'investit de l'équivalent français néotestamentaire de l'équivalent hébreu vétérotestamentaire *Adonai*. Jésus est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, lui reconnaissant ainsi un titre que l'on réservait antérieurement à Dieu le Père, le Souverain suprême du ciel et de la terre.

L'emploi de ces deux termes, *Éternel* et *Seigneur*, indique le soin avec lequel les gens communiquaient la sainte nature de Dieu.



Lorsque Ésaïe se présente au Temple, une crise relative à la souveraineté sévit en Israël. Ozias est mort. Dieu ouvre maintenant les yeux d'Ésaïe pour que celui-ci voie le véritable roi de la nation : le Dieu souverain assis sur le trône.

Il n'est pas permis aux êtres humains de voir la face de Dieu. La Bible nous prévient que personne ne peut voir Dieu et vivre. Rappelons-nous la demande que Moïse a faite à Dieu durant son ascension de la montagne sainte. Moïse avait été le témoin oculaire de miracles saisissants. Il avait vu le Nil se changer en sang. Il avait goûté à la manne tombée du ciel, ainsi qu'il avait vu la colonne de nuée et la colonne de feu. Il avait vu les chars de Pharaon être

engloutis dans la mer Rouge. Malgré tout cela, il n'était toujours pas satisfait. Il en voulait plus. Il avait soif de l'expérience spirituelle ultime. Il a soumis une requête au Seigneur sur la montagne : « Fais-moi voir ta gloire ! », une requête qui lui a été refusée :

L'Éternel répondit : Je ferai passer devant toi toute ma bonté, et je proclamerai devant toi le nom de l'Éternel ; je fais grâce à qui je fais grâce, et miséricorde à qui je fais miséricorde. L'Éternel dit : Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. L'Éternel dit : Voici un lieu près de moi ; tu te tiendras sur le rocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans un creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Et lorsque je retournerai ma main, tu me verras par derrière, mais ma face ne pourra pas être vue (Ex 33.19-23).

Lorsque Dieu a dit à Moïse qu'il pourrait le voir par derrière, il parlait littéralement de son dos. Ainsi, Dieu a permis à Moïse de le voir « de dos », même s'il lui parlait « face à face ». Or, Moïse est redescendu de la montagne avec le visage rayonnant. Sa vue a terrifié les gens, qui craignaient de s'approcher de lui. Comme il avait le visage trop éclatant pour que les gens le regardent, Moïse se l'est voilé afin qu'ils puissent s'approcher de lui. En effet, il s'était tant approché de Dieu que son visage reflétait la gloire de ce dernier. Il s'agissait du reflet de la gloire de Dieu vu de dos, et non de la gloire éclatante de sa face. Par ailleurs, si la gloire que reflétait le dos de Dieu apeurait les gens, comment quiconque aurait-il pu contempler directement sa sainte face ?

Il reste que tout chrétien souhaite en définitive être autorisé à voir ce qui a été refusé à Moïse. Nous désirons voir Dieu face à face, c'est-à-dire voir son visage. Nous aspirons en effet à baigner dans la gloire radieuse de son visage divin. C'était l'espoir de tout Juif, un espoir inscrit dans la bénédiction la plus célèbre et la plus

chérie qu'Israël ait reçue : « Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde ! Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce ! Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! » (No 6.24-26.)

Cet espoir, qui s'est cristallisé dans la bénédiction accordée à Israël, devient plus qu'un espoir pour le chrétien – il devient une promesse. Dans sa première épître, Jean parle de cette réalité : « Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsqu'il paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3.2). Voici donc la promesse de Dieu : nous le verrons tel qu'il est. Les théologiens décrivent cette attente comme la vision béatifique. Nous verrons Dieu *tel qu'il est*. Cela signifie qu'un jour, nous verrons Dieu face à face. Nous ne verrons pas alors sa gloire reflétée dans un buisson ardent ou une colonne de nuée. Nous le verrons tel qu'il est, tel qu'il est dans son essence pure et divine.

Pour l'instant, il nous est impossible de voir Dieu dans son essence pure. Avant que cela puisse se produire, nous devons passer par la purification. Lorsque Jésus a enseigné les béatitudes, il a promis la vision de Dieu à un seul groupe, distinct : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » (Mt 5.8.) Ici-bas, aucun d'entre nous n'a le cœur pur. C'est d'ailleurs notre impureté qui nous empêche de voir Dieu. Le problème ne tient pas à nos yeux, mais à notre cœur. Nous serons capables de voir Dieu face à face seulement une fois que nous aurons été purifiés et parfaitement sanctifiés au ciel.

Des séraphins se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes ; deux dont ils se couvraient la face, deux dont ils se couvraient les pieds, et deux dont ils se servaient pour voler (És 6.2).

Les séraphins ne sont pas des pécheurs humains au cœur impur. Ils n'en demeurent pas moins des créatures, du fait que ce sont des êtres angéliques. Et même s'ils ont le noble statut de compagnons de l'armée céleste, ils doivent se protéger les yeux de la vue directe de la face de Dieu. Ce sont des créatures merveilleuses à qui leur Créateur a donné une paire d'ailes spéciale pour se couvrir la face en sa présence majestueuse.

Ils possèdent une seconde paire d'ailes, dont ils se servent pour se couvrir les pieds. Il faut préciser que celle-ci ne leur sert pas de chaussures en quelque sorte pour se protéger la plante du pied ou mieux marcher dans le temple céleste. Ils se couvrent les pieds pour une autre raison, rappelant l'expérience que Moïse a faite du buisson ardent :

L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Moïse regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait point. Moïse dit : Je veux me détourner pour voir quelle est cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point. L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir ; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il répondit : Me voici ! Dieu dit : N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte (Ex 3.2-5).

Dieu a ordonné à Moïse d'enlever ses souliers, car il se tenait sur une terre rendue sainte par la présence divine. Le retrait de ses souliers symbolisait la reconnaissance par Moïse du fait qu'il était de la terre – terrestre. Les pieds humains, que l'on décrit parfois comme des « pieds d'argile », symbolisent notre réalité de créatures. Ce sont nos pieds qui nous relient à la terre.

Les séraphins ne sont pas de la terre. Leurs pieds ne sont pas faits d'argile. Au même titre que les anges, ce sont des êtres spirituels. Ils demeurent néanmoins des créatures, et la vision d'Ésaïe

laisse entendre qu'ils doivent eux aussi se couvrir les pieds, reconnaissant ainsi leur état de créature en présence du Dieu très-haut.

Ici réside le nœud de la vision d'Ésaïe. C'est le chant des séraphins qui révèle le formidable message de ce texte : « Ils criaient l'un à l'autre, et disaient : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire ! » (És 6.3.) Ce chant correspond à la répétition d'un seul mot – *saint*. Ils psalmodient ce mot trois fois de suite, donnant ainsi à l'Église son cantique le plus majestueux. Ce chant porte le nom de *trisagion*, qui veut simplement dire le « trois fois saint ».

Il est facile de passer à côté de la signification de la répétition du mot *saint*. Il constitue un syntagme particulier qui se trouve dans diverses formes de littérature hébraïque, surtout en poésie. Cette répétition correspond à une sorte d'accent. Lorsque nous désirons insister sur l'importance d'une chose en français, nous pouvons choisir entre plusieurs moyens ; par exemple, le soulignement, les italiques et les caractères gras. Nous pouvons apposer un point d'exclamation aux mots importants ou les écrire entre guillemets. Voilà autant de moyens d'attirer l'attention du lecteur sur quelque chose de particulièrement important.

Les Juifs de l'Ancien Testament avaient recours eux aussi à différentes techniques pour rendre cette même insistance. Parmi elles, il y avait la méthode de la répétition. Nous voyons Jésus utiliser cette répétition dans l'expression : « En vérité, en vérité, je vous le dis ». Ici, le double emploi du terme *en vérité* indique que ce qu'il est sur le point d'affirmer est d'une importance capitale. Le mot hébreu rendu par « en vérité » correspond au mot ancien *amen*. Nous considérons normalement le mot *amen* comme quelque chose que l'on dit à la fin d'une prédication ou d'une prière. Il signifie simplement « c'est vrai ». Jésus l'employait comme préface plutôt que comme conclusion.

Nous trouvons un usage humoristique de ce moyen répétitif dans Genèse 14. Le récit de la bataille des rois dans la vallée de Siddim mentionne des hommes qui sont tombés dans les grands puits de bitume de la région. Certains traducteurs de la Bible en parlent comme de puits d'asphalte, de bitume ou simplement de grands puits. D'où vient cette confusion dans la traduction ? De quel genre de puits est-il question au juste ? Le texte hébreu original n'est pas clair, en ce sens qu'il donne le mot dont l'équivalent français est « puits », et le répète tout simplement par la suite. Il y est donc littéralement écrit : puits puits. Les Juifs disaient ainsi que certains puits étaient plus profonds que d'autres. Ces puits – ces puits puits – étaient les plus profonds de tous. Tomber dans un puits, c'est une chose, mais tomber dans un puits puits, c'est bien pire.

À quelques occasions, la Bible répète quelque chose au troisième degré. En mentionnant la même chose trois fois consécutives, on l'élève au superlatif, afin d'insister sur son immense importance. Par exemple, dans le livre de l'Apocalypse, Dieu prononce un terrible jugement par l'intermédiaire d'un aigle qui vole au milieu du ciel, disant d'une voix forte : « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre » (Ap 8.13). Ou encore, on le discerne dans le sarcasme qui marque le discours de Jérémie dans le Temple, où il reproche leur hypocrisie aux gens qui disaient : « C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel ! (Jé 7.4.)

Il n'y a qu'en un seul endroit où les saintes Écritures élèvent un attribut de Dieu au troisième degré. On mentionne une seule fois un trait de caractère de Dieu à trois reprises consécutives. La Bible dit que Dieu est saint, saint, saint. Il n'est donc pas simplement saint, ni même saint, saint. Il est saint, saint, saint. La Bible ne dit nulle part que Dieu est amour, amour, amour ; miséricorde, miséricorde, miséricorde ; colère, colère, colère ; justice, justice,

justice. Elle dit par contre qu'il est saint, saint, saint, et que toute la terre est remplie de sa gloire.

Les portes furent ébranlées dans leurs fondements par la voix qui retentissait, et la maison se remplit de fumée (És 6.4).

Une récente étude faite auprès d'anciens membres d'Église révèle qu'ils ont cessé de la fréquenter parce qu'ils la trouvaient ennuyeuse. Beaucoup de gens ont du mal à trouver l'adoration enthousiasmante et émouvante. Nous remarquons qu'ici, lorsque Dieu apparaît dans le Temple, ses portes sont ébranlées dans leurs fondements. C'est donc dire que la présence de Dieu émeut jusqu'aux matériaux inertes des portes et des fondements, au bois et au métal ne pouvant rien entendre ni rien dire. Ce texte signifie littéralement qu'ils se mettent à trembler sur place.

Alors je dis : Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures, et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées (És 6.5).

Il n'y a pas que les portes du Temple qui sont ébranlées. Ce qui y est le plus secoué, c'est le corps d'Ésaïe. À la vue du Dieu vivant, celui qui règne en souverain sur l'univers, dans toute sa sainteté, Ésaïe s'écrie : « Malheur à moi ! »

Le cri d'Ésaïe semble étrange à l'oreille de nos contemporains. Il est rare d'entendre de nos jours des gens employer le mot *malheur* en ce sens. Étant donné que ce mot est d'usage vieilli, certains traducteurs des temps modernes préfèrent lui en substituer un autre. Or, ils ont tout à fait tort. Le mot *malheur* est un terme biblique d'une importance capitale que nous ne pouvons pas nous permettre de négliger, car il possède une signification particulière.

Pour nous, les malheurs évoquent les ennuis propres aux mélodrames des débuts de la télévision. Dans *Les périls de Pauline*, l'héroïne recevait, les mains crispées d'angoisse, le propriétaire sans-cœur venu saisir son bien hypothéqué. Ou encore, nous repensons à Super Souris quittant son nuage comme une balle pour voler au secours de sa petite amie, qu'Oil Can Harry avait attachée aux traverses d'une voie ferrée. Elle s'est écriée : « Malheur à moi ! »

Le terme *malheur* a connu le même sort que les exclamations vieillies *hélas* et *ma foi*. La seule langue qui a conservé cette expression dans l'usage courant est le yiddish. Les Juifs contemporains expriment encore leur frustration en s'exclamant « Oy vay! », qui constitue une version abrégée de l'expression *oy vay ist mer*. Le terme yiddish *oy vay* se traduit par « Malheur ! », une abréviation de l'expression « Malheur à moi ! »

Il faut voir l'exclamation d'Ésaïe dans toute sa force à la lumière d'une façon de parler propre à la Bible. Lorsque les prophètes annonçaient leurs messages, ceux-ci prenaient le plus souvent la forme divine de l'*oracle*. Les oracles constituaient des annonces de la part de Dieu, qui pouvaient être bonnes ou mauvaises. On amorçait les oracles positifs par le mot *heureux*. Lorsque Jésus a prêché le sermon sur la montagne, il a employé la forme d'un oracle, en disant : « Heureux les pauvres en esprit », « Heureux les affligés », « Heureux ceux qui ont faim et soif ». Son auditoire a alors compris qu'il avait recours à la formule type du prophète, l'oracle qui annonçait de bonnes nouvelles.

Jésus a également utilisé la forme négative de l'oracle. Lorsqu'il s'est indigné contre les pharisiens, il a prononcé le jugement de Dieu sur leur tête : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! » (Mt 23.13-29.) Il l'a répété si souvent que cet oracle a commencé à ressembler à une litanie. Sur les lèvres d'un prophète, le mot *malheur* annonce une condamnation. Dans la Bible, des villes

sont condamnées, des nations sont condamnées, des individus sont condamnés – tous par la proclamation de l'oracle du malheur.

L'emploi ici par Ésaïe du mot *malheur* sort de l'ordinaire. Lorsqu'il voit le Seigneur, il prononce le jugement de Dieu sur lui-même. « Malheur à moi ! », s'écrie-t-il, appelant la malédiction de Dieu, l'anathème ultime du jugement et de la malédiction, sur sa propre tête. Qu'un prophète maudisse une personne au nom de Dieu est une chose ; qu'un prophète se maudisse lui-même en est une tout autre.

Aussitôt après avoir prononcé sa malédiction, Ésaïe s'écrie : « je suis perdu ». Je préfère l'ancienne traduction : « je suis défait ». On comprend facilement que les traductions plus modernes ont troqué *défait* contre *perdu*. Personne ne parle aujourd'hui d'être *défait*. Il reste que la signification de ce mot est plus forte que celle du mot *perdu*.

Être défait signifie se découdre, se faire détricoter. Ésaïe exprime ici ce que les psychologues des temps modernes décrivent comme l'expérience de la désintégration personnelle. Le verbe « désintégrer » signifie précisément ce que le mot laisse entendre : *dés intégrer*. Intégrer quelque chose revient à assembler des morceaux en un tout unifié. Lorsque l'on intègre une école, les enfants de deux races différentes sont mis ensemble pour former un seul corps étudiant. Le mot intégrité provient d'ailleurs de cette racine, qui suggère une personne dont la vie est pleine et entière. En français moderne, on dit que « la personne a toute sa tête ».

S'il y en a un qui est intègre, c'est bien Ésaïe fils d'Amots. C'est un homme respectable qui a une tête sur les épaules. Ses contemporains le considèrent alors comme l'homme le plus juste de toute la nation. Ils le respectent du fait qu'ils voient en lui un modèle de vertu. Puis Ésaïe aperçoit soudain un Dieu saint. À ce moment précis, son estime de soi vole en éclats. En une seconde, il se retrouve

exposé, dénudé sous le regard de la sainteté absolue. Tant qu'Ésaïe pouvait se comparer à d'autres mortels, il a pu entretenir une haute opinion de lui-même. Par contre, dès l'instant où il se mesure selon la norme ultime, il est détruit – anéanti sur les plans moral et spirituel. Il est défait. Son sentiment d'intégrité se dissipe.

La compréhension soudaine de sa perte est liée à sa bouche. Ésaïe déclare : « [Je] suis un homme dont les lèvres sont impures. » Étrange. On aurait pu s'attendre à ce qu'il s'écrie : « Je suis un homme dont les habitudes sont impures » ou : « Je suis un homme dont les pensées sont impures. » Au lieu de cela, il attire immédiatement l'attention sur sa bouche. En réalité, il dit : « J'ai la bouche souillée. » Pourquoi insister sur sa bouche ?

Il se peut qu'ici le sens des paroles d'Ésaïe se trouve dans celles que Jésus prononcera en disant que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche des hommes qui les souille, mais ce qui en sort. Ou encore, nous pourrions le puiser dans les propos que Jacques, le frère de Jésus, écrira au sujet de la langue :

La langue aussi est un feu ; c'est le monde de l'iniquité. La langue est placée parmi nos membres, souillant tout le corps, et enflammant le cours de la vie, étant elle-même enflammée par la géhenne. Toutes les espèces de bêtes, d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins, sont domptés et ont été domptés par l'homme ; mais la langue, aucun homme ne peut la dompter ; c'est un mal qu'on ne peut réprimer ; elle est pleine d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la bénédiction et la malédiction. Il ne faut pas, mes frères, qu'il en soit ainsi. La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère ? Un figuier, mes frères, peut-il produire des olives, ou une vigne des figues ? De l'eau salée ne peut pas non plus produire de l'eau douce (Ja 3.6-12).

La langue est donc « un mal qu'on ne peut réprimer ; elle est pleine d'un venin mortel ». Voilà le constat actuel d'Ésaïe. Il reconnaît ne pas être le seul à avoir ce problème. Il comprend que des bouches souillées infectent la nation entière : « [*J'habite*] au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures. » En un éclair, Ésaïe reçoit une compréhension nouvelle et radicale du péché. Il en saisit le caractère envahissant, en lui et chez tous les autres.



Nous sommes privilégiés en ce sens que Dieu ne nous apparaît pas comme il est apparu à Ésaïe. Qui le supporterait ? Normalement, Dieu nous révèle notre iniquité peu à peu. Nous vivons une reconnaissance graduelle de notre propre corruption, alors que Dieu a montré à Ésaïe sa corruption d'un seul coup. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le prophète se dise perdu.

Ésaïe s'explique ainsi : « [*Mes*] yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées » (És 6.5). Il voit la sainteté de Dieu. Pour la première fois de sa vie, Ésaïe comprend véritablement qui est Dieu. Au même moment, Ésaïe comprend véritablement pour la première fois qui est Ésaïe.

Mais l'un des séraphins vola vers moi, tenant à la main une pierre ardente, qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche, et dit : Ceci a touché tes lèvres ; ton iniquité est enlevée, et ton péché est expié (És 6.6,7).

Ésaïe se prosterne au sol. Il tremble de tous ses membres. Il cherche où se cacher, en priant que d'une façon la terre le couvre ou que le toit du Temple lui tombe dessus – n'importe quoi pour le soustraire au regard saint de Dieu. Il n'a toutefois nulle part où se cacher. Il est nu et seul devant Dieu. Contrairement à Adam, Ésaïe n'a pas d'Ève pour le consoler, pas de feuilles de figuier pour

le camoufler. Son angoisse est purement morale, du genre de celles qui déchirent le cœur et l'âme d'un homme. Culpabilité, culpabilité, culpabilité. Une culpabilité tenace qui lui sort par les pores de la peau.

Le Dieu saint est aussi un Dieu de grâce. Il refuse que son serviteur reste inconfortablement à plat ventre. Il fait donc aussitôt le nécessaire pour purifier cet homme et restaurer son âme. Il ordonne à l'un des séraphins de vite passer à l'action. La créature angélique s'élanche immédiatement vers l'autel avec des pincettes. Du feu, il retire une pierre ardente, trop chaude pour que même un ange la touche, et se rend auprès d'Ésaïe à tire-d'aile.

Le séraphin presse la pierre blanchie et brûlante contre les lèvres du prophète pour les purifier. Or, les lèvres sont l'une des parties les plus sensibles du corps humain, le point de jonction du baiser. Ici, Ésaïe ressent la flamme sainte lui brûler la bouche. L'odeur âcre de la chair qui brûle lui remplit les narines, mais l'horrible douleur de la chaleur en atténue la sensation. C'est un acte de purification douloureuse et de miséricorde intense. Ainsi, la plaie d'Ésaïe est cautérisée, la souillure de sa bouche est consumée par le feu. Un feu saint le purifie.

Par cet acte divin de purification, Ésaïe bénéficie d'un pardon allant au-delà de la purification de ses lèvres. Il est purifié en entier, l'âme pardonnée, mais pas sans l'intense douleur de la repentance. Il transcende la grâce facile et le simple regret de l'homme qui dit : « Je suis désolé. » Son péché le plonge dans le deuil et une affliction morale le domine, si bien que Dieu envoie un ange l'en guérir. Son péché est ainsi effacé. Sa dignité reste intacte. Sa culpabilité est éliminée, mais son humanité n'est pas outragée. La conviction qu'il en retire s'avère constructive. Il ne s'agit pas d'un châtement cruel et anormal. La brûlure de ses lèvres pendant une seconde donne lieu à une guérison qui durera éternellement. En

un instant, le prophète désintégré retrouve sa plénitude. Sa bouche est purgée. Il est pur.

J'entendis la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ? Je répondis : Me voici, envoie-moi (És 6.8).

La vision d'Ésaïe prend une nouvelle dimension. Jusqu'ici, il a vu la gloire de Dieu ; il a entendu le chant des séraphins ; il a senti la pierre ardente sur ses lèvres. Maintenant, pour la première fois, il entend la voix de Dieu. Soudain, les anges se taisent, et la voix retentit dans tout le Temple, cette voix que les Écritures décrivent ailleurs comme le bruit des grandes eaux. Cette voix fait écho aux questions pénétrantes : « Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ? »

On distingue ici un schéma, qui se répète au cours de l'Histoire. Dieu apparaît, les gens tremblent de terreur, Dieu pardonne et guérit, Dieu envoie. Le schéma humain décrit le passage de la rupture à la mission. Lorsque Dieu demande : « Qui *enverrai-je* ? », Ésaïe comprend la force de ce verbe. Le fait d'être « envoyé » revient à servir d'émissaire à Dieu, de porte-parole à la divinité. Dans le Nouveau Testament, le mot « apôtre » désigne un « envoyé ». Dans l'Ancien Testament, le prophète est l'homologue de l'apôtre du Nouveau Testament. Dieu cherche celui qui se portera volontaire pour assumer les fonctions solitaires et éprouvantes du prophète. « Qui enverrai-je ? »

Remarquez la réponse d'Ésaïe : « Me voici, envoie-moi. » Il indique ainsi qu'il se porte volontaire. Il dit simplement à Dieu : « J'irai. Ne cherche pas plus loin. Envoie-moi. »

Il y a deux choses importantes à noter dans la réponse d'Ésaïe. D'abord, il n'est pas Humpty Dumpty. Dans la comptine, la chute de M. Dumpty est tragique en ce sens que personne dans tout le royaume n'a le pouvoir de le réparer. Il reste qu'il n'est pas plus

fragile qu'Ésaïe. Ésaïe vole en autant d'éclats qu'un œuf tombant au sol. Il n'en reste pas moins que Dieu le répare. C'est dire que Dieu peut prendre un homme brisé et l'envoyer dans le ministère. Il a pris un pécheur et en a fait un prophète. Il a pris un homme aux lèvres impures et en a fait son porte-parole.

La seconde chose d'importance que nous apprend cet événement, c'est que par son œuvre de grâce dans l'âme d'Ésaïe, Dieu n'anéantit pas l'identité personnelle de ce dernier. Ésaïe dit : « Me voici. » Ésaïe peut encore parler à la première personne du singulier. Il possède encore une identité. Il possède encore une personnalité. Loin de Dieu l'idée de vouloir détruire le « moi », comme le prétendent de nombreux chrétiens. Au lieu de cela, Dieu rachète le moi. Il guérit le moi dans le but de le rendre utile à la mission à laquelle la personne est appelée et de parfaire le moi selon sa sainte volonté. Dieu transforme la personnalité, plutôt que de l'anéantir. À sa sortie du Temple, le prophète est encore Ésaïe fils d'Amots. C'est encore la même personne, mais avec les lèvres pures.

Les pasteurs doivent être dignes de leur appel. Tous les prédicateurs peuvent se faire accuser d'hypocrisie. En fait, plus ils sont fidèles à la Parole de Dieu dans leurs sermons, plus ils sont la cible de ce genre d'accusation. Pourquoi ? Parce que plus les gens sont fidèles à la Parole de Dieu, plus le message qu'ils prêchent sera d'un haut niveau spirituel, et plus il le sera, moins ils seront aptes à y obéir eux-mêmes.

Lorsque je m'adresse à des Églises au sujet de la sainteté de Dieu, je me sens tout petit. Je peux anticiper les réactions des gens. Ils quittent le sanctuaire convaincus d'avoir été en présence d'un saint homme. M'ayant entendu prêcher au sujet de la sainteté, ils m'imaginent aussi saint que le message que je viens de leur donner. Et c'est alors que j'ai envie de m'écrier : « Malheur à moi ! »

Il est dangereux de présumer qu'une personne est sainte sous prétexte qu'elle est attirée par la sainteté dans son étude. Cette idée ne manque pas d'ironie. Je suis persuadé que, si j'ai aussi soif d'en apprendre sur la sainteté de Dieu, c'est précisément parce que je ne suis pas saint. Je suis un profane, un homme qui passe plus de temps hors du Temple qu'à l'intérieur. Cependant, j'ai juste assez goûté à la majesté de Dieu pour en vouloir plus. Je sais ce que c'est que d'être un homme pardonné et ce que cela signifie que d'être envoyé en mission. Mon âme a soif de plus. Mon âme a besoin de plus.

PERMETTRE À LA SAINTÉTÉ DE DIEU DE TOUCHER NOTRE VIE

En mûrissant votre réflexion sur ce que vous avez appris et redécouvert au sujet de la sainteté de Dieu, répondez aux questions suivantes. Servez-vous d'un journal pour consigner vos réponses à la sainteté de Dieu ou discutez-en avec un ami.

1. Est-il déjà arrivé que la présence de Dieu vous envahisse et que vous en sortiez « défait » ?
2. Lorsque Dieu révèle sa sainteté à Ésaïe, celui-ci y répond : « Malheur à moi. » Quelle est votre réponse ?
3. En quoi avez-vous besoin que le feu de la sainteté de Dieu vous purifie ?
4. Quelle dimension de la sainteté de Dieu, telle que décrite dans le présent chapitre, vous amène à l'adorer plus pleinement ?